

Le Congo de Gabriel de Foigny

par
Marcelle Maistre Welch

On sait que Gabriel de Foigny a lu la relation de voyage au Congo du portugais Duarte Lopez. Mis à part certains détails empruntés à ce texte, on sait aussi que Foigny y a ajouté « de nombreuses inventions personnelles » (Ronzeaud 129), concordantes à sa description d'un univers africain défectueux.¹ Pour son héros hermaphrodite, l'escale au Congo devait préfigurer l'altérité d'Utopie, univers de la perfection originelle, mais sans y parvenir encore, son séjour ultérieur en Terre australe lui fournissant l'expérience ultime². Moine défroqué à la vie trouble, Foigny avait imaginé un nouveau monde libre où la raison pure réglerait la nature humaine. Son pseudo-récit de voyage en *Terre australe connue* visait à remettre en question la légitimité de l'explication chrétienne du monde. Sans vouloir disputer à Foigny ses droits de license poétique d'autant plus légitimes qu'il créait une utopie, une lecture du roman des aventures de Jacques Sadeur au Congo faite à la lumière des données du réel que la relation de voyage authentique pouvait lui fournir, révèle un biais eurocentrique énorme sur l'exotisme africain propre à confirmer les conceptions européennes sur le préjugé de la « animalité » des Africains dans l'âge classique³.

Publié en 1591 en italien par Filippo Pigafetta, en latin par les frères De Bry, la première fois en 1598, et ensuite en 1624, le récit de Pigafetta a pu servir de base aux descriptions sur l'Afrique pendant tout le XVII^e siècle par le simple fait qu'elle représentait une synthèse fouillée de la connaissance sur ce continent encore en voie de découverte⁴. Lopez était un commerçant venu au Congo pour se livrer clairement au trafic des esclaves. Arrivé au port de Luanda en août 1578, il avait remonté le fleuve pour s'établir pendant quatre ans dans la capitale du royaume du Congo, San Salvador. Le roi congolais, Alvaro I lui accorda sa confiance et le chargea à son retour en Europe de missions diplomatiques, d'abord à la cour d'Espagne⁵, puis au Saint-Siège. C'est à Rome, en 1588,

que Lopez rencontra l'humaniste Pigafetta dont le rôle fut de transcrire en italien le récit oral des observations du Portugais. Willy Bal, le traducteur en français moderne de ce récit, a justement souligné que cette « relation présente un mélange d'érudition traditionnelle puisée à la source de l'Antiquité, de théories nouvelles, et enfin d'informations originales, directes, d'informations de première main » (xxix.) Par delà le défaut commun à toutes les relations de voyage de l'époque de se distinguer par leur manque d'esprit critique, et, bien que le fabuleux ne soit pas totalement éliminé de la description, ni que Lopez ait pu vérifier en personne la somme de sa documentation géographique, il est cependant apparent que son témoignage sur l'ethnologie congolaise relevait de l'expérience personnelle⁶. La relation de voyage en faisait un compte-rendu unique jamais encore rapporté d'Afrique. Dès sa publication, elle allait provoquer une curiosité bienveillante pour les affaires de ce continent dont elle stimula « puissamment le zèle pour l'évangélisation des peuples noirs » (xxxii).

Mais le tandem Pigafetta-Lopez avait en tête de publier bien autre chose qu'un simple reportage de curiosités. Le point de vue des collaborateurs manifeste leur subjectivité sympathique sur les composantes traditionnelles de la culture africaine allant des richesses gratuites de la nature nourricière au caractère noble des indigènes. Comme son titre l'indique, le Livre Premier décrit le « Congo en général, ses confins et toutes ses provinces en particulier », c'est-à-dire la géographie, la flore et la faune de l'ancien grand royaume du Congo. Le récit abonde en notations positives, sinon exaltées, des avantages naturels de la terre africaine : les vents y rendent « l'air serein, tandis que chez nous, ils amènent de nombreuses pluies, et cela grâce à une certaine disposition naturelle de la terre » (21). On y trouve une eau douce merveilleuse « si on creuse ce sable à la profondeur de deux ou trois palmes [...] la meilleure de la contrée » (25). Le gibier foisonne. Les poissons abondent ; certains même sautent sur le rivage. Leur chair est excellente. On fabrique sur place des barques de pêche « grâce à l'abondance des forêts qui contiennent des arbres propres à ce travail » (30). Il existe aussi quantité d'arbres « qui produisent énormément de fruits au point que la plupart des

habitants se nourrissent des fruits du pays...qui n'incommodent nullement ceux qui en mangent. »(76). Et Lopez de conclure sur la Providence bienveillante :

Il semble donc que la mère nature ait pourvu, dans chaque contrée, aux nécessités et aux commodités de l'homme, en mettant à sa disposition, pour que rien ne lui manque diverses espèces d'animaux, d'aliments et différentes températures de l'air. (57)

Dans le même esprit, la relation mentionne les lieux d'extraction des métaux, beaucoup «de mines de cuivre » au pays des Anziques, tout comme au royaume d'Angola « riche en mines d'argent, de cuivre très pur et d'autres métaux » (32). Lopez explique la santé et la longévité des Congolais « parce qu'ils vivent sous un ciel tempéré, ne se gorgent pas de mets variés qui flattent l'appétit et n'ingurgitent pas trop de vin; aussi leurs maladies ne procèdent-elles pas d'une nourriture ni d'une boisson indigestes » (123). La comparaison implicite au modèle européen est évidente, mais c'est la vie au Congo qui y gagne.

Les Congolais travaillent la terre, même dans un pays où semble-t-il, les arbres poussent tout seuls. A propos de la capitale, San Salvador, Lopez décrit « le plateau complètement cultivé, bien fourni en hameaux et en villages » (74) qui a « des près herbeux et des arbres toujours verts, et qui produit des grains de diverses espèces » (76). Sans oublier les jardins qui « produisent toutes espèces de légumes et de fruits...qui ne poussent pas dans nos climats d'Europe » (79). Il réserve cependant sa plus grande admiration à ce que les anthropologues modernes appellent « la civilisation du palmier » (Scholefield 15) Comme les Indiens des plaines du nord de l'Amérique avaient adapté leur vie à celle du bison, les Congolais du Bas-Congo avaient modelé la leur sur l'exploitation du palmier. Lopez en décrit plusieurs espèces qui croissaient sur ces plateaux, comestibles et versatiles aux usages essentiels à leur existence propre : une espèce de palmier « dont on tire de l'huile, du vin, du vinaigre, des fruits et du pain» (77); d'autres espèces sauvages « qui portent divers fruits comestibles et

dont les feuilles servent à confectionner des nattes, à couvrir des maisons, tresser des paniers, des corbeilles, et d'autres objets du même genre dont on a besoin tous les jours » (77).

Sans conteste, la relation de voyage au Congo se voulait œuvre de propagande en séduisant des esprits divers. Dans la tradition de la cosmographie humaniste qui célébrait la nature primitive, une nature d'autant plus prodigue à l'homme simple que celui-ci avait vécu en dehors des civilisations connues de l'homme blanc, le récit de Pigafetta-Lopez pouvait enflammer l'imagination des audacieux et encourager la poursuite du gain facile, principalement dans la traite des esclaves et le négoce du cuivre et de l'ivoire. Le reportage pouvait aussi participer au grand mouvement d'évangélisation entrepris par les missionnaires dans les nouveaux mondes. La conception du bon sauvage, sans jamais être littérale, s'imposait à la lecture : « Ce sont des hommes très agiles et adroits; ils bondissent dans la montagne comme des chèvres; courageux, ils méprisent la mort; ils sont simples, droits et sincères, et tels que c'est à eux que les Portugais se fient le plus. » Ces hommes, insiste Lopez, sont « sincères, loyaux, et simples au point de s'offrir à la mort pour la gloire du monde » (34). Quoique beaucoup de Congolais se soient convertis au christianisme, ceux des confins du royaume, restés dans l'aveuglement des cultes païens, « embrasseraient facilement la foi chrétienne » s'il se trouvait assez de prêtres pour leur enseigner « la véritable doctrine, » affirme encore Lopez (65).

Mais l'on sait que l'exploitation des ressources congolaises devait prendre préférence sur les aspirations évangéliques des nouveaux-venus. Le Livre Second de la relation de voyage, plus tourné sur les affaires humaines, relate, après l'arrivée des Portugais en 1483, les hauts et bas du prosélytisme des missionnaires qui avaient accompagné les flottes marchandes. La toile de fond historique sur laquelle les auteurs distinguent la présence portugaise s'avère être plutôt sanglante avec d'abord, les guerres civiles de succession entre chefs africains, dans lesquelles les Portugais étaient loin de garder la neutralité des armes, et pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec les intérêts autochtones, puis l'invasion du Congo par le peuple cannibale des Jagas qui

avaient terrorisé et décimé la population congolaise pendant une quarantaine d'années.⁷ En fait, c'est le roi Alvaro I, baptisé et pratiquant la religion catholique (devenue religion d'état avec la première conversion d'un roi congolais en 1491) qui en 1583 devait envoyer Lopez plaider la cause congolaise à la cour d'Espagne, avant de se tourner vers le pape Sixte V. Alvaro leur rappelait leurs promesses de soutien moral; il leur demandait en particulier d'envoyer des religieux, des prédicateurs, si possible des hommes incorruptibles, autant dans le but de restaurer l'ordre civil après le chaos causé par les Jagas que de rétablir la foi chrétienne au royaume du Congo. Lopez raconte « la zizanie entre les religieux, les prêtres séculiers et l'évêque » (103) tous trop portés aux poursuites matérielles au risque de spolier la population indigène et d'en perdre leurs vœux apostoliques. Lopez n'hésite pas non plus de rapporter leurs mauvaises mœurs qui selon lui avaient fait reculer la religion. A l'opposé, il esquisse un portrait du roi congolais que les meilleures têtes couronnées d'Europe auraient pu alors lui envier : « Dom Alvaro était un homme de bon jugement : il joignait l'autorité à la mansuétude » (104). Nul doute qu'à ce moment tragique de l'histoire congolaise, Lopez voulait témoigner de la solidité morale du caractère africain.⁸

Mais, au cours du périple que Foigny fait subir à son héros, quand Jacques Sadeur passe de l'Europe moralement corrompue à la pureté adamique des terres australes, l'escale au Congo s'est voulue *a contrario* décevante sur les deux plans, matériel et spirituel. L'univers africain s'avère être une faillite métaphysique car selon les conclusions de Sadeur au chapitre II, la Providence a créé un monde inférieur au Congo. Les « raretés » du royaume du Congo que trois Portugais de rencontre lui suggèrent lors son arrivée au port de Maninga à l'embouchure du Zaire renvoient *a priori* au modèle édénique mis en valeur dans la relation de Pigafetta-Lopez : « nous ne pouvions assez les admirer. C'était un vray paradis terrestre qu'ils décrivoient rempli de tous les avantages que l'esprit humain peut souhaiter pour la santé, pour les commoditez & pour les plaisirs de la vie, sans aucune nécessité de cultiver la terre » (36). Mais Foigny ne permet pas à son héros de jouir de l'expérience émerveillée des Portugais sans arrière-pensée car pour lui les apparences ne seront pas ce qu'elles semblent.

Il faut replacer la réflexion négative de Foigny dans le contexte propédeutique que représente l'escale au Congo pour son héros. Le Congo reste « le Paradis de l'homme corrompu qui n'aura pas à gagner son pain à la sueur de son front, mais qui devra, quasi bestialement, se contenter de la satisfaction de ses besoins matériels » (Ronzeaud 132). Il lui faudra attendre la perfection australe: ce qui explique évidemment la mauvaise foi de Foigny dans son usage de la relation de voyage. Il a transformé en cauchemar illusoire le bel espace congolais. A partir du moment où il attribuait aux forces du Mal la création du continent noir, il lui devenait facile de trouver à redire sur les avantages rapportés ailleurs.

D'abord, l'évocation de la nature nourricière et généreuse à l'homme s'avère être pernicieuse pour Foigny : la viande se mortifie, les fruits pourrissent, l'eau empoisonne, et les hommes existent à l'état de la brute car «il est constant que l'abondance de leur contrée les rend negligens, paresseux, simples & stupides » (Foigny 37). Ce qui chez Jean de Léry aboutissait à la louange du Créateur,⁹ s'est métamorphosé chez Foigny en un paradis manqué qui cache son jeu. Comparé au récit de Pigafetta- Lopez, rien de plus faux que cette description d'un Congo dégénéré où la bestialité stigmatisait l'indigène. Il est évident que le discours utopique justifiait ces écarts de vérité. Mais cette caractérisation péjorative de l'Africain n'avait rien non plus d'exceptionnel si l'on considère que sous ces latitudes, l'esclavage étant le commerce le plus lucratif pour les Blancs, ceux-ci accommodaient plus aisément leur conscience en dépréciant la moralité des Noirs. Les fameuses « zizanies » entre religieux évoquées plus haut par Lopez trouvaient souvent leur origine dans la possession de cette marchandise humaine que les Européens avaient trouvée pratique de substituer, dans leurs échanges commerciaux, à la monnaie de coquillages en usage au royaume du Congo.¹⁰

Des impressions que l'on peut tirer de la lecture de la relation de Pigafetta-Lopez, celle-ci démentait point par point la caractérisation des Congolais à la Foigny. En fait de paresse, leur récit ne cessait d'admirer l'ingénuité, l'expertise et le talent des Africains :

Je dois décrire l'art extraordinaire avec lequel les habitants de cette contrée et des régions voisines tissent divers genres d'étoffes [...] Mais ces étoffes qu'on vient d'énumérer sont tirées de la feuille de palmier [...] C'est de ces étoffes que l'on s'habille communément [...] Du reste, elles sont légères et très robustes à l'eau. Les Portugais ont commencé à les utiliser comme toiles de tentes. Elles résistent merveilleusement à l'eau et au vent. (37)

Loin d'imiter les bénéficiaires passifs de Foigny, les habitants du Congo, agriculteurs, tisserands, forgerons s'activaient dans le troc à grande échelle sur de vastes territoires. Ils commerçaient aussi avec les Portugais, mais leur première monnaie consistant en coquillages, est-ce cela qui ait pu faire dire à Foigny que « ce peuple meprise le gain » (38) ? Comme si leur indifférence aux métaux précieux dans les échanges mercantiles confirmait leur soi-disant choix de paresse.¹¹ Il s'agit en vérité pour Foigny d'une indolence bien endémique à leur race puisqu'elle a retiré aux Congolais tout désir sexuel, au point d'avoir provoqué la dépopulation du Congo: c'est que leur inertie caractérielle trouvait sa justification dans la faillite de leur univers. Finalement, leur nature humaine fondamentalement égoïste concourait avec leur passivité atavique pour leur faire abdiquer tout « souci de l'avenir de la collectivité » (Ronzeaud, *La Terre Australe* lx).¹² Et quoi de plus blâmable que cette race d'hommes dépourvus du sens de leurs responsabilités vis-à-vis des générations futures? Leur indifférence pour la reproduction sexuelle illustre le vice de l'oisiveté à l'état le plus répréhensible.

Les remarques de Foigny sur les qualités de l'habitat indigène, en ce que « les maisons sont si fort négligées en ce pays qu'on n'y entre presque point. » (38), doivent aussi être remises dans le contexte de la relation du Portugais:

Au milieu de ces enclos, on construit des bâtiments en bois, couverts de paille et divisés en chambres commodes, toutes au rez-de-chaussée, car on n'élève pas de maisons à étages. Ces chambres

sont revêtues de nattes très belles, finement travaillées et ornées de diverses manières. (78)

Lopez remarquait ensuite que ce n'était pas un manque de matériaux de construction qui pouvait expliquer les huttes en bois couvertes de paille, sans toute fois jamais porter de jugement sur le degré d'expertise de la culture noire. Quant au fait que « l'on ne savait pas même se servir de lict » (38), autre remarque dérogatoire rapportée selon le point de vue d'un habitué au confort européen, on devine que les belles nattes congolaises avaient dû paraître bien inférieures à Jacques Sadeur, ce voyageur en quête de perfection.

Le Congo de Foigny se voulait être l'envers de l'image de la société parfaite qu'il trouverait en Terre Australe. Aussi, est-il symbolique que la dernière enquête de Sadeur à propos des curiosités congolaises porte sur une peuplade de monstres qu'il appelle les Caffres. Il s'agissait de la tribu des Cafates, aujourd'hui disparue, mais que Pigafetta-Lopez avaient à peine mentionnée résidant aux sources présumées du Nil. Foigny a inventé des origines hybrides à ces hommes taxés du pire des tabous contre l'humanité, tous issus de la copulation d'un homme et d'une tigresse: soit évidemment des « Sauvages qu'on ne peut humaniser » (47). Ainsi, les degrés d'animalité primitive que Jacques Sadeur observait au Congo reflétaient clairement la conceptualisation supérieure de l'Européen, et son ultime recours au fabuleux des Caffres cristallisait en une dernière image répulsive l'expérience africaine.

A propos d'aberration humaine, il ne faut pas s'étonner que Foigny ne se soit pas servi de manière littérale de l'épisode historique des Jagas au Congo, dûment rapporté par Pigafetta-Lopez avec amples détails effarants sur la bestialité naturelle de ce peuple mystérieux: le créateur de l'utopie ne faisait que brouiller les pistes de sa fiction, quoiqu'il y revienne indirectement au moment de caractériser la race imaginée des Fondins. Quand ceux-ci menacent l'équilibre parfait de la société australe, Foigny leur fait personnifier le Mal absolu, qui se manifeste dans le chaos civil, le carnage et la destruction du peuple barbare africain. L'étymologie de leur nom, Fondins, ne laissait non plus aucun

doute sur leurs origines anthropologiques : *fund* renvoyait à la notion d'un enfer vécu puisque la lettre *f* désignait dans le lexique austral le *sec* et le *chaud*, alors que les lettres *n* et *d*, expliquait Foigny, servaient de code linguistique aux attributs *noir* et *désagréable* (164).¹³

A l'opposé, les composantes de la négritude originale qui brossaient le portrait objectif d'un peuple différent des cultures connues en Europe n'avaient pas de place dans l'économie du discours utopique de Foigny. Ses remarques sur la paresse des indigènes et leur inaptitude à vivre, en dernière analyse, « comme chez nous », relevaient encore de la mentalité des conquérants vis-à-vis des civilisations des nouveaux mondes. Il est certain que le point de vue eurocentrique de Foigny s'apparentait à celui de tous les cosmologues des temps modernes, bien incapables de s'échapper de leur propre système de références, alors même que la nature du discours utopique était de provoquer la rupture avec l'ordre du vieux monde. Il est saisissant de constater que, de la mine de richesses ethnographiques que lui offrait la relation de voyage, Foigny ait choisi d'ignorer chez les princes congolais leur coopération au mouvement d'assimilation sur lequel Pigafetta-Lopez avaient fait pivoter l'intérêt humaniste du document africain. Chez un autre auteur, cette volonté d'acculturation symptomatique du peuple congolais aux manières européennes auraient au moins élevé son opinion des hommes du Congo et peut-être suggéré des recoupements favorables sur leur humanité universelle: pas pour Foigny qui avait irrémédiablement voué le continent noir au Diable.

Bien que parfaitement à sa place dans le schéma structurel du voyage qu'il impose à son héros hermaphrodite, et situé entre l'expérience de la corruption en Europe et la découverte d'un nouveau monde parfait en Terre Australe, le discours utopique de Foigny sur l'escale au Congo se distingue donc aujourd'hui, et plus que jamais, par la somme de son non-dit raciste.

Florida International University

NOTES

¹ Ronzeaud analyse une dizaine d'éléments communs aux deux ouvrages dans *L'Utopie hermaphrodite*, 127.

² Aussi, après l'expérience de la perfection australe, faisant escale dans l'île de Madagascar, le voyageur retombait-il dans un autre univers passablement dégradé, imparfait, inférieur: soit une autre étape parallèle à celle au Congo et transitoire à l'état de décadence morale qui l'attendait de retour en Europe.

³ Shillington, 180 : « For some three hundred years Africans were viewed by Europeans almost exclusively as slaves, as though this was their natural state. Europeans argued that in taking Africans out of their native continent, they were 'rescuing' them from a 'primitive' and 'barbaric' existence. It was a short step from this in arguing that Africans were naturally inferior. »

⁴ Cet ouvrage a été aussi traduit en néerlandais (1596), en anglais et en allemand (1598) avec plusieurs autres éditions jusqu'au XVIII^e siècle. Voir l'introduction de Bal dans *La Description du Congo*, xxi-xxvi.

⁵ Philippe II d'Espagne annexa le Portugal en 1581.

⁶ Bal, *Description du Congo*, xxxiv : « Ses descriptions des coutumes, des armes, des vêtements, des instruments de musique, de la technique du tissage [...] ont le plus souvent été confirmées par la science moderne : [ce qui était] fort rare dans les écrits de l'époque. »

⁷ Bal, *Description du Congo*, 191, no. 233 : « Le nom de Jaga, auquel s'était attaché la réputation de mœurs barbares [...] a été étendu par les Portugais et, à la suite de ceux-ci, par les géographes anciens, à toutes les peuplades nomades, belliqueuses et accusées de cannibalisme. »

⁸ En toute justice, on doit ajouter que ce roi se laissa aller quelques années à « la licence charnelle » selon les mots de Lopez, avant de recouvrer « la vraie foi » (104) . Parmi les personnalités congolaises données comme admirables dans la relation, citons encore le portrait du cinquième roi, dom Diego : « homme d'une

grande élévation d'âme, magnifique, ingénieux, de bon entendement et de sage conseil et surtout mainteneur de la foi chrétienne. Grand guerrier au surplus [...] il aimait les Portugais et il avait abandonné le costume traditionnel pour se vêtir à leur manière. [...] il était libéral et courtois, donnant largement aux siens ainsi qu'aux Portugais (102)

⁹ Morisot 35 : « Ce qui anime la description (de Léry au Brésil), c'est cet esprit d'applaudissement et de louange, devant une Création 'esmerveillable', 'difforme', monstrueuse' .»

¹⁰ Pigafetta-Lopez 25 : « [une île appelés Luanda] est la mine de la monnaie qu'utilisent le roi de Congo et les peuples des régions environnantes. C'est pourquoi sur ces plages, des femmes plongeant par des fonds de deux brasses et plus, remplissent des paniers de sable, puis en retirent de petits coquillages. [...] avec ceux-ci on peut se procurer l'or lui-même. » Pas pour les Portugais qui n'avaient que faire de paniers de coquillages pour se faire rembourser la pacotille venue d'Europe. Voir aussi Scholefield 82.

¹¹ Voir Pigafetta-Lopez 25 : « Il arrive donc qu'avec de l'or et de l'argent, à l'état brut ou monnayé, on n'arrive rien à acheter, il faut pour cela des coquillages. »

¹² On doit ajouter que les accusations à la paresse étaient courantes dans les rapports faits par les missionnaires, jésuites et capucins, qui interprétaient mal la structure politico-sociale du Congo : « The dominant sector of Kongo's society, the town sector, was the center of a single economy in which the villagers were expected to produce only a certain quantity of specific product., » résultant en apparence pauvreté pour les villageois et manque de surplus pour les dirigeants de la ville (Thornton 37).

¹³ Ce n'est pas non plus une coïncidence si Sadeur propose de « sauver » quelques sauvages de l'extermination radicale poursuivie par les Australiens en leur suggérant « qu'on pourrait garder au moins quelques Fondins et de s'en servir comme d'Esclaves » (Foigny 215).

Ouvrages cités ou consultés

- Atkinson, Geoffroy. *The Extraordinary Voyage In French Literature Before 1700*. New York : AMS Press, Inc. , 1966.
- Balandier, Georges. *La Vie quotidienne au Royaume de Kongo*. Paris : Hachette, 1965.
- Démoris, René. *Le Roman à la première personne, du Classicisme aux Lumières*. Paris : Armand Colin, 1975.
- Foigny, Gabriel. *La Terre australe connue (1676)*. Pierre Ronzeaud, éd.. Paris : STFM, 1990.
- Leibacher-Ouvrard, Lise. *Libertinage et Utopies sous le règne de Louis XIV*. Genève : Librairie Droz, 1989.
- Morisot, Jean-Claude. « 'L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil' de Jean de Léry ». *Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises* 27 (1975) : 27–40.
- Pigafetta Filippo et Duarte Lopes. *Description du Congo et des contrées environnantes (1591)*. Willy Bal (tr.). 2^e édition. Louvain : ed. E. Nauwelaerts, 1965.
- Ronzeaud, Pierre. *L'Utopie hermaphrodite : la Terre australe connue de Gabriel de Foigny (1676)*. Marseille : CMR-17, 1982.
- Shillington, Kevin. *History of Africa. Revised Ed.* New York : St. Martin's Press, 1995.
- Scholefield, Alan. *The Dark Kingdoms : The Impact of White Civilizations on Three Great African Monarchies*. New York : William Morrow and Cie, 1975.

Thornton, John K. *The Kingdom of Congo: Civil War and Transition, 1641–1718*. The University of Wisconsin Press, 1983.

Trousseau, Raymond. « Utopie et roman utopique ». *Revue des Sciences Humaines* 155 (1974) : 367–378.